

Nordicité et identités Québécoise et canadienne en Floride

Nordicity, Canadian and quebécois Identities in Florida

Godefroy Desrosiers-Lauzon

Volume 9, Number 2, 2006

Pratiques culturelles et classes populaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000883ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000883ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrosiers-Lauzon, G. (2006). Nordicité et identités Québécoise et canadienne en Floride. *Globe*, 9(2), 137–162. <https://doi.org/10.7202/1000883ar>

Article abstract

Winter travel to Florida has been hugely popular among Canadians, especially Ontarians and Québécois, since the 1950s. However this runs against Canada's identity-buildings, notably against the rejection of American mores and culture, and against the (uneasy) valuation of Northernness, of winter. Florida plays a part in this discourse on winter and northernness, and seems to be associated with conditions of consumerism and modernity. Yet the analysis of the statements about Florida yields a few unpredictable conclusions about Canadians and Québécois.

Nordicité et identités québécoise et canadienne en Floride

Godefroy Desrosiers-Lauzon
Université d'Ottawa (Canada)

Résumé – L'importance de l'hiver, de la nordicité dans la définition des identités québécoise et canadienne semble faire une certaine unanimité. Or, l'hiver n'est plus ce qu'il était : la modernisation l'a transformé, en a diminué la signification culturelle. Parmi ces transformations, la popularité du voyage hivernal en Floride chez les Canadiens, notamment les Ontariens et les Québécois, depuis les années 1950, semble désavouer un certain nationalisme fondé sur le refus de l'américanisation et sur la valorisation de la nordicité et de l'hiver.

Nordicity, canadian and quebecois Identities in Florida

Abstract – *Winter travel to Florida has been hugely popular among Canadians, especially Ontarians and Québécois, since the 1950s. However this runs against Canada's identity-buildings, notably against the rejection of American mores and culture, and against the (uneasy) valuation of Northerness, of winter. Florida plays a part in this discourse on winter and northerness, and seems to be associated with conditions of consumerism and modernity. Yet the analysis of the statements about Florida yields a few unpredictable conclusions about Canadians and Québécois.*

If the greatest threat to Canadian sovereignty and cultural uniqueness is the American Babylon to the south, then annual dosages of Americanism administered in a beguiling vacation atmosphere must rank with the invasion of American television as one of the chief impediments to the emergence of a Canadian people¹.

1. • Si la plus grande menace pour la souveraineté et pour l'originalité culturelle du Canada est la Babylone américaine au sud, alors les doses annuelles d'américanisme administrées dans une trompeuse atmosphère de vacances

L'historien Robert Harney, spécialiste des migrations, en analysant les modes d'implantation et la culture des hivernants – les *snowbirds* – en Floride, prit le parti de séduire son auditoire étatsunien par la caricature. L'analyse de Harney dépassa rapidement le niveau de la boutade pour montrer comment les hivernants ne sont pas particulièrement américanisés, se comportant comme beaucoup de communautés de migrants en maintenant des liens étroits avec leur culture d'origine. Mais cet usage de la Floride comme métaphore d'un malaise identitaire canadien a une importance qui commande l'attention du chercheur : on le rencontre à chaque pas en étudiant l'histoire du voyage en Floride. La popularité de la Floride est là pour rappeler aux Canadiens leur relation ambiguë avec les États-Unis et avec l'hiver. Elle rappelle aussi une certaine fascination pour les États-Unis, voire une grande familiarité, qui a souvent été citée comme élément d'une ambivalence identitaire au Canada et au Québec². La Floride est une des figures de cette Amérique qui vient régulièrement contredire l'originalité nationale canadienne. Je vais ici rendre compte de cette ubiquité de la Floride dans le paysage canadien, et tenter d'y trouver quelque régularité, ainsi que certaines nuances³.

Pour décrire les voyageurs qui passent dans le Sud des séjours prolongés – d'un à six mois pour les Canadiens qui veulent demeurer éligibles à l'assurance médicale publique –, j'utilise l'expression *snowbirds*, employée depuis les années 1920 dans le sud des États-Unis pour décrire les journaliers et chômeurs qui y passaient l'hiver. Depuis les années

doivent être, avec l'invasion de la télévision américaine, un des obstacles majeurs à l'émergence d'un peuple canadien. » (Robert HARNEY, « The Palmetto and the Maple Leaf. Patterns of Canadian Migration to Florida », Randall M. MILLER et George E. POZZETTA [éd.], *Shades of the Sunbelt. Essays on Ethnicity, Race, and the Urban South*, Boca Raton, Florida Atlantic University Press, 1989, p. 32 [je traduis].)

2. Je fais ici allusion aux diverses analyses de l'importance des États-Unis au Canada, notamment chez Pierre Berton, Seymour Martin Lipsett, Yvan Lamonde et Gérard Bouchard.

3. Ce texte rend compte d'une partie des recherches menées dans le cadre d'études doctorales au Département d'histoire de l'Université d'Ottawa, sous la supervision de Donald F. Davis. Je profite de l'occasion pour le remercier de son apport lumineux et généreux à ces recherches.

1970, cette expression en est venue à décrire les hivernants venus en vacances, souvent retraités⁴.

La Floride, envers de l'hiver

Il est commode pour les nordiques de reprendre à des fins identitaires l'argument de Montesquieu, selon lequel leur climat aurait déterminé leur culture et leurs traditions politiques : « Ce sont les différents besoins dans les différents climats qui ont formé les différentes manières de vivre, et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois⁵. » Les nationalistes canadiens du XIX^e siècle se définissent comme l'avant-garde d'une nouvelle race nordique endurcie par le climat, et pour cette raison supérieure aux États-Uniens⁶. L'argumentaire est repris par plusieurs dans l'après-guerre, de façon ironique ou modernisée : pour le professeur d'aménagement Norman Pressman, l'histoire canadienne est une « *history of surviving winter, enduring and adapting to it*⁷ ». D'autres ont beaucoup affiné cette analyse, affirmant que les Canadiens et Québécois sont « pénétrés par l'hiver⁸ », selon le mot d'André Laurendeau : l'hiver a contribué durablement à notre culture, à nos mœurs, voire à nos institutions. Des deux côtés de la rivière des Outaouais, cet argumentaire varie peu⁹.

4. *Oxford English Dictionary* (version électronique), deuxième édition, 1989.

5. Charles de MONTESQUIEU, « L'esprit des lois », *Œuvres choisies*, Paris, Librairie A. Hatier, 1949, p. 769.

6. Carl BERGER, « The True North Strong and Free », Peter RUSSELL [éd.], *Nationalism in Canada*, Toronto, McGraw-Hill, 1966, p. 12-16. Berger est aussi cité par Kenneth COATES et William R. MORRISON, « Winter and the Shaping of Northern History. Reflections from the Canadian North », Kerry ABEL et Kenneth COATES [éd.], *Northern Visions. New Perspectives on the North in Canadian History*, Peterborough (Ontario), Broadview Press, 2001, p. 24. Voir aussi Kerry ABEL et Kenneth COATES, « Introduction », *ibid.*, p. 20.

7. Une « histoire de survivance, de tolérance envers l'hiver et d'adaptation » (Norman PRESSMAN, *Images of the North. Cultural Interpretations of Winter*, Winnipeg, Institute of Urban Studies, University of Winnipeg, 1988, p. 6 [je traduis]).

8. André LAURENDEAU, « Nous sommes un peuple pénétré par l'hiver », *Le Magazine MacLean*, n° 6, février 1966, p. 44.

9. Plusieurs États-Uniens ont aussi expliqué l'histoire de leur pays par un tel déterminisme géographique, par exemple Daniel BOORSTIN, « Prologue. The Fertile

Les exemples abondent : le peintre J.E.H. MacDonald, contribuant au projet du Groupe des Sept de créer un art distinctement canadien, écrit en 1920 que l'art de chaque pays est le produit de la géographie nationale. Ainsi, le Groupe des Sept entreprit la représentation de paysages nordiques ou hivernaux. Les peintres du Québec, moins militants dans leur approche du paysage, représenteront aussi l'hiver, souvent comme décor participant à l'expression des émotions de l'artiste. On peut penser ici à des œuvres aussi influentes que celles de Cornelius Krieghoff, Clarence Gagnon, Jean-Paul Lemieux et Miyuki Tanobe. Les poètes et chansonniers québécois Gilles Vigneault, Félix Leclerc, Robert Charlebois, Plume Latraverse et autres ont représenté l'hiver dans leurs chansons durant la période 1960-1980 ; la valeur identitaire de ces paysages chantés est évidente, tant pour les auteurs que pour le public¹⁰. Margaret Atwood voit dans la littérature canadienne un « point de vue social » particulier : des personnages sujets à devenir des victimes, des intrigues déterminées par la nature et par les corps des personnages, notamment les corps féminins. Pour elle, ces éléments sont explicables par la relation qu'entretiennent les Canadiens avec la nature : « *Our love affair with Canada has been long and slow, never a sudden infatuation. We are a wilderness nation ; it has not been easy to come to terms with our environment*¹¹. » Sur le plan académique, Jean Provencher et Sophie-

Verge », *Hidden History*, New York, Harper and Row, 1987, p. xvi-xix. Les Canadiens, eux, voient dans la nordicité un facteur des constructions identitaires : Anne GILBERT, « La nature comme légitimation », Caroline ANDREW [éd.], *Dislocation et permanence. L'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 47 ; Kerry ABEL et Kenneth COATES, « Introduction », *op. cit.*, p. 10 ; Pierre BERTON, *Why we Act Like Canadians*, Toronto, McClelland and Stewart, 1982, p. 100 ; Louis-Edmond HAMELIN, « Les Québécois face à l'hivernie laurentienne », *Québec français*, n° 88, hiver 1993, p. 85. Les critiques littéraires y voient un personnage : Northrop FRYE, « Sharing the Continent », *Divisions on a Ground*, Toronto, Anansi, 1982, p. 58. Et ceux qui remettent en question la dichotomie Canada/États-Unis reconnaissent la force de la tradition géographique : Andrew WERNICK, « American Popular Culture in Canada », David H. FLAHERTY et Frank E. MANNING [éd.], *The Beaver Bites Back. American Popular Culture in Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, p. 296-297. 10. Norman PRESSMAN, *op. cit.*, p. 4-6.

11. « Notre histoire d'amour avec le Canada fut longue et lente, jamais un coup de foudre. Nous sommes une nation définie par les grands espaces sauvages ; il n'a pas été facile de nous adapter à notre environnement. » (Margaret ATWOOD est citée par Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 100 [je traduis].)

NORDICITÉ ET IDENTITÉS QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE

Laurence Lamontagne, par exemple, brosse un portrait d'une culture rurale canadienne-française qui, jusqu'au ^{xx}^e siècle, a su s'adapter à l'hiver d'une façon remarquable, comme en témoignent son calendrier, sa culture matérielle et son folklore¹².

Pour les Canadiens et Québécois soucieux de construire ou de renforcer l'identité nationale de leur peuple, la possibilité de se représenter sans ambiguïté comme des nordiques fut une bénédiction qui leur a permis de se dissocier de mères patries et d'un imposant voisin plus tempérés. L'historien Carl Berger a observé, dans la rhétorique des nationalistes canadiens de la fin du ^{xix}^e siècle, l'emploi de la nordicité comme moyen de distinction vis-à-vis des États-Unis : le climat méridional dégenère les Anglo-Saxons et encourage la tyrannie, la criminalité, l'implantation de populations de couleur, « même le libertinage et la maladie¹³ ». Jamais à court de dichotomies, le chantre de l'identité canadienne que fut Pierre Berton définit les différences entre les « caractères » étatsuniens et canadien par une dichotomie entre chaud et froid¹⁴. Par exemple, les chauds Américains voient la croissance économique et urbaine en termes individualistes et mercantiles, alors que les froids Canadiens sont plus favorables à la planification. Les premiers sont patriotes, les seconds déférents mais sarcastiques¹⁵. Récemment, Andrew Wernick a réitéré cette dichotomie canado-étatsunienne fondée sur les perceptions de la nature. Selon lui, l'image étatsunienne de la nature est « cuite », entendant par là que cette dernière peut être habitée immédiatement, de façon moins problématique qu'ici. Cette nature est paradisiaque et anthropocentrique : elle était disponible pour que l'Amérique

12. Jean PROVENCHER, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal express, 1988 ; Sophie-Laurence LAMONTAGNE, *L'hiver dans la culture québécoise (xvii^e-xix^e siècles)*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1983 ; et Sophie-Laurence LAMONTAGNE, « L'hiver au Québec. Une lecture du temps qu'il fait », *Études rurales*, avril-septembre 1990, p. 137-138.

13. Carl BERGER, *op. cit.*, p. 12-16, cité dans Kenneth COATES et William R. MORRISON, *op. cit.*, p. 24. On retrouve la même thèse chez Kerry ABEL et Kenneth COATES, « Introduction », *op. cit.*, p. 20.

14. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 83-87.

15. Sur l'ironie canadienne, voir Jamie DOPP, « Who Says that Canadian Culture is Ironic », Linda HUTCHEON [éd.], *Double Talking. Essays on Verbal and Visual Ironies in Contemporary Canadian Art and Literature*, Toronto, ECW Press, 1992, p. 40-43.

puisse y naître, elle a permis et facilité sa fondation, par la grâce de Dieu ou le travail des pionniers. Cependant, la nature canadienne est « crue » : notre relation avec elle est « agonique et défensive¹⁶ ».

Pour l'historien William L. Morton, la nordicité est essentielle à la compréhension du Canada. La « frontière » nordique a permis la création d'une « frontière permanente » dans la culture canadienne, accentuant la dichotomie entre nature et civilisation, encourageant la mobilité, permettant un relâchement des normes et constituant un refuge vis-à-vis des institutions. Les mœurs nordiques influencent les rapports sociaux entre les Canadiens : au nord, les individus « dépendent absolument des autres, de leur aptitude à la coopération, de leur capital communautaire¹⁷ ». Notons ici à quel point la description de Morton correspond à celle de l'historien Frederick Jackson Turner, selon qui la frontière de l'Ouest aurait déterminé la culture démocratique étatsunienne. Les géographes Louis-Edmond Hamelin et Christian Morissonneau¹⁸ ont tenu un propos semblable relativement aux Canadiens français : ceux-ci auraient conservé de l'expérience de la traite des fourrures un répertoire culturel démocratique et individualiste qui serait jusqu'à aujourd'hui l'envers invisible de la sédentarité et du conservatisme encouragés par l'Église. Le critique littéraire Northrop Frye adopte un point de vue géographique semblable quand il définit les communautés du Canada comme étant déterminées par leur isolement dans la sauvagerie¹⁹. Ainsi, la nordicité permet de caractériser en termes géographiques certains traits culturels ou institutionnels canadiens ou québécois, de définir une spécificité locale autrement difficile à identifier.

16. Andrew WERNICK, *op. cit.*, p. 296-297. Sur le même sujet : Anne GILBERT, *op. cit.*, p. 47.

17. William L. MORTON, « The "North" in Canadian Historiography », A.B. MCKILLOP [éd.], *Contexts of Canada's Past. Selected Essays of W.L. Morton*, Toronto, MacMillan, 1980, p. 229-239 [citation p. 239].

18. Louis-Edmond HAMELIN, « L'entière du Québec. Le cas du Nord », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 42, n° 115, 1998 ; Louis-Edmond HAMELIN, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975 ; et Christian MORISSONNEAU, *La terre promise. Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978.

19. Northrop FRYE, *op. cit.* Voir aussi Keith SPICER, « Canada : Values in Search of a Vision », R.L. EARLE et J.D. WIRTH [éd.], *Identities in North America. The Search for Community*, Stanford, Stanford University Press, 1995, p. 16 ; et Kerry ABEL et Kenneth COATES, « Introduction », *op. cit.*, p. 10.

NORDICITÉ ET IDENTITÉS QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE

Or, l'hiver canadien, malgré sa durée et son intensité, malgré sa fonction identitaire, malgré son intégration dans la culture populaire, *n'est plus ce qu'il était*. Par exemple, pour Jean Provencher et Sophie-Laurence Lamontagne, la culture populaire canadienne-française, qui avait intégré l'hiver dans ses rythmes, sa culture matérielle et son folklore, a été transformée par la modernisation de la société québécoise. Ce processus a rendu caducs les rythmes saisonniers. Les progrès technologiques du transport et de la construction, la nouvelle science météorologique et la diffusion de ses prédictions à partir des années 1950 ont changé tout cela, et l'hiver est devenu « le temps de la fuite ou du reniement²⁰ ».

Les Anglo-Canadiens semblent souffrir de la même dévalorisation de l'hiver, et les auteurs en éprouvent le même agacement, comme si cela illustrait un même malaise de l'identité nationale²¹. Avec des hivers modernes moins intégrés à la vie quotidienne, à la culture, aux usages et aux traditions, les Canadiens perdent une partie de leur identité, de leur unicité. Même la chanson québécoise, qui a dépeint l'hiver sous l'angle identitaire que l'on sait, évoluera vers une écriture représentant des réalités urbaines dans lesquelles l'hiver n'est bon qu'à fuir ou à souffrir²².

20. Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, p. 109 et 257 [citation p. 257]. Voir aussi Pierre DEFFONTAINES, *L'homme et l'hiver au Canada*, Paris, Gallimard, 1957, p. 203 ; Sophie-Laurence LAMONTAGNE, *L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e-XIX^e siècles)*, *op. cit.*, p. 130, 132, 145 et 168 ; Sophie-Laurence LAMONTAGNE, « L'hiver au Québec. Une lecture du temps qu'il fait », *op. cit.*, p. 137-138 ; Bernard ARCAND, *Abolissons l'hiver ! livre (très) pratique*, Montréal, Boréal, 1999, p. 28, 48-50 ; Bernard ARCAND, « Mon grand-père aimait l'hiver », Stéphane Batigne [éd.], *Québec. Espace et sentiment*, Paris, Autrement, 2001 ; Bernard ARCAND et Serge BOUCHARD, « La neige », *Du pâté chinois, du baseball, et autres lieux communs*, Montréal, Boréal, 1995, p. 58 ; et Jean ÉTHIER-BLAIS, « Splendeurs et mystères de l'hiver », *Forces*, n° 88, hiver 1990, p. 13-18.

21. Gary LAUTENS, « Storm a Sure Cure for What Ails Winter Weenieland », *Toronto Star*, 15 janvier 1992, p. A2 ; Charles GORDON, « How We Earn Our Place in the Sun », *MacLean's*, vol. 100, n° 6, 9 février 1987, p. 7 ; Kerry ABEL et Kenneth COATES, « Introduction », *op. cit.*, p. 18 ; et Kenneth COATES et William R. MORRISON, *op. cit.*, p. 33.

22. Pensions, par exemple, aux chansons de Robert Charlebois (« Demain l'hiver »), de Claude Péloquin (« Lindbergh »), de Robert Léger (« Tous les palmiers » de Beau Dommage), de Plume Latraverse (« Lit vert ») et de Daniel Bélanger

Bernard Arcand et Louis-Edmond Hamelin développent cette thèse plus avant : ils voient dans la vision du monde véhiculée dans les médias et la conversation quotidienne – nommément par la météo et les conditions routières –, dans l'organisation du travail et du repos – travail l'hiver et vacances l'été –, dans l'importation de « technologies et [de] modèles sociologiques pour le Sud²³ », dans l'obsession météorologique, enfin, la création d'un « sur-hiver qui est un faux hiver²⁴ ». Avec d'autres, Arcand et Hamelin relèvent l'efficacité du déneigement, le « Montréal souterrain » et les centres commerciaux comme autant de signes de l'évitement général des éléments. L'évasion en Floride est, pour ces auteurs, un exemple de plus dans une énumération de fuites : pour Robert Harney, on l'a vu, l'hiver en Floride est une perte de « canadianité²⁵ ».

Cette perception pourrait n'être que le reflet des obsessions d'une intelligentsia préoccupée par l'influence étatsunienne ou par la déroute des identités nationales. On peut aussi reprocher à cette interprétation d'être fondée sur une sorte d'illusion biographique. Le déclin de l'hiver dans un contexte de modernisation est un récit cohérent avec la mémoire intime de l'auteur : dans les souvenirs d'enfance, les hivers étaient de « vrais » hivers, la neige paraissait abondante et amusante. Le passage à l'âge adulte en a révélé des aspects moins désirables. Ainsi, pour plusieurs commentateurs, évoquer l'hiver se fait sur le mode de la nostalgie : l'hiver, c'est le passé²⁶. Passer la saison froide en Floride sera ainsi une

(« Cruel (Il fait froid, on gèle) »). Voir à ce sujet Roger CHAMBERLAND, « Du Nord au Sud. L'hiver chanté », *Québec français*, n° 88, hiver 1993, p. 95-97.

23. Louis-Edmond HAMELIN, « L'hiver autrement », Joanne F. DACIUK [éd.], *Les personnes âgées et la vie en hiver*, Ottawa, Conseil consultatif national sur le troisième âge, coll. « Écrits en gérontologie », 1989 [non paginé].

24. *Ibid.*

25. Robert HARNEY, *op. cit.*, p. 22. Voir aussi Louis-Edmond HAMELIN, « Les Québécois face à l'hivernie laurentienne », *op. cit.*, p. 85 ; Louis-Edmond HAMELIN, « L'hiver autrement », *op. cit.* ; Paul LONGPRÉ, « L'âme du Québec est nordique. Une entrevue avec le professeur Louis-Edmond Hamelin », *Forces*, n° 88, hiver 1990, p. 25-26.

26. Réjean TREMBLAY, « Noël, ça se fête dans la neige ! », *La Presse*, 24 décembre 1993, p. A1 ; J.F. DONNELLY, « Tracks in the Snow. Growing Up in Northern Ontario », *Queen's Quarterly*, vol. 79, n° 1, printemps 1972, p. 60-61 ; Hugh MACLENNAN, « On Living With the Winter in the Country », *Saturday Night*, n° 76, 23 décembre 1961, p. 17 ; et Allan SMITH, « The Continental Dimension in the

NORDICITÉ ET IDENTITÉS QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE

autre trahison des hivers d'antan. Quand, en 1988, le *Miami Herald* demande à ses lecteurs de partager leurs souvenirs hivernaux, plusieurs personnes originaires du Nord répondront à l'appel avec nostalgie²⁷.

Daniel Boorstin reconnaît que l'identité souffre de la modernité :

*Technology is the natural foe of nationalism. With crushing inevitability, the advance of technology brings nations together and narrows the differences between the experiences of their people. [...] Each forward step in modern technology tends to reduce the difference between the older categories of experience. [...] Technology aims to insulate and immunize us against the peculiar chances, perils, and opportunities of our natural climate, our raw landscape*²⁸.

Dans un Canada vivant dans l'ombre des États-Unis, qui y incarnent le progrès du confort technologique et consumériste, la popularité de l'hiver en Floride constitue une manifestation de l'hégémonie étatsunienne. Robert Harney voit ces expressions du malaise relatif à la migration vers la Floride comme faisant partie d'un « contre-discours migratoire » par rapport aux États-Unis, comme on en trouvait en Irlande au XIX^e siècle et en Italie durant une bonne partie du XX^e. Selon lui, l'intelligentsia des pays subissant une émigration significative tend à dénoncer cet exode, qui contrarie ses projets de construction nationale.

Dans un contexte de modernité, ces doléances sur la mort de l'hiver ne portent pas exclusivement sur la référence nationale, mais aussi sur

Evolution of the English-Canadian Mind », Allan SMITH [éd.], *Canada. An American Nation ?*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1994, p. 58.

27. Bonny SHONKWILER, « Encounters of the Cold Kind », *Miami Herald*, 31 janvier 1988, p. 4BNE.

28. « La technologie est l'ennemi naturel du nationalisme. Inévitablement, les progrès de la technologie rapprochent les nations et amenuisent les différences entre les expériences de leurs populations. [...] Chaque progrès technologique réduit les différences entre les anciennes catégories d'expériences. [...] La technologie cherche à nous isoler et à nous immuniser contre les hasards, les périls et les possibilités particuliers de notre climat et de notre paysage. » (Daniel BOORSTIN, « Epilogue. The Republic of Technology and the Limits of Prophecy », *Hidden History*, op. cit., p. 307-312 [je traduis].)

les mœurs – on l'a vu avec Bernard Arcand –, sur la culture et, souvent, sur l'incohérence entre la culture matérielle et populaire, d'une part, et le climat de l'autre. Le contre-discours devient anticonsumériste et, pour les Canadiens et les Québécois, anti-étatsunien. En effet, quand le confort et le plaisir des sens sont la mesure du bien-être dans un univers consumériste, comment aimer cette vie où l'hiver dure six mois, comment y être attaché à l'ombre de la toute-puissante « technocratie de la sensualité » étatsunienne, sinon comme à une « anomalie » ?

How can the [...] excesses of winter precipitation be admitted into a public discourse that is so much ordered and enabled [...] by the frame of technological mastery, without appearing to be caught in a pre-modern, pre-adult condition of perverse glee²⁹ ?

Notons ici à quel point l'auteure, de formation littéraire, a amalgamé modernité, technologie et consumérisme en une menace à une culture ancrée dans un *topos* nordique. Pour Arcand aussi, les manifestations de l'hiver sont perçues comme « un paradoxe, une anomalie sinon un échec, une bourde inadmissible, presque une honte³⁰ ».

Ainsi, les hivernants et touristes canadiens en Floride jouent le rôle, dans ce contre-discours, d'une manifestation, d'une métaphore d'une faiblesse identitaire, autant canadienne que québécoise. Jacques Grand'Maison cite la retraite en Floride comme une illustration de l'affaiblissement national qui régnait, selon lui, avant la campagne référendaire de 1995³¹. Guy Ménard observe que les Québécois voyageant à l'étranger ont l'impression de trahir leur patrie lorsqu'ils expriment leur dégoût de l'hiver. Les *snowbirds*, parce qu'ils fuient l'hiver dans un ailleurs servant de repoussoir identitaire aux Canadiens et Québécois, constituent

29. « Comment peut-on intégrer [...] les excès de la neige et du verglas à un discours collectif rendu possible et régulé [...] par la maîtrise technique, sans paraître prisonnier d'une condition prémoderne et d'une joie perverse infantile ? » (Jody BERLAND, *op. cit.*, p. 210 [je traduis].) Voir aussi Bernard ARCAND, « Mon grand-père aimait l'hiver », *op. cit.*, p. 128.

30. Bernard ARCAND, « Mon grand-père aimait l'hiver », *op. cit.*, p. 129-130. Voir aussi Daniel BOORSTIN, « A Flood of Pseudo-Events », *Hidden History*, *op. cit.*, p. 255-256.

31. Jacques GRAND'MAISON, *La Presse*, 11 novembre 1995, p. B5.

pour les commentateurs de l'identité nationale, une illustration, parfois une caricature d'un malaise identitaire³².

La Floride, un ailleurs significatif

L'usage de la nordicité au Canada et au Québec m'amène à celui de la Floride. Les usages rhétoriques de la Floride comme repoussoir identitaire sont nombreux ; en voici quelques exemples.

Dans les années 1970, alors que la popularité de la Floride croissait rapidement, notamment en raison du développement des vols nolisés, cette croissance fit gonfler le déficit commercial canadien. La partie de ce déficit relative aux voyages à l'étranger, soit la somme des dépenses des Canadiens hors du pays, moins la somme des dépenses des étrangers au Canada, vint contribuer pour 10 % à un déficit commercial en croissance rapide entre 1976 et 1978. S'il est normal qu'un pays développé comme le Canada souffre d'un manque à ce chapitre, et si le déficit commercial s'avéra de courte durée, la Floride devint néanmoins, ponctuellement, un sujet chaud aux Communes et dans la presse. Il y avait de quoi : entre 1974 et 1979, la part des voyages dans le Sud (Floride, Hawaii, Californie et Caraïbes) dans le total des voyages des Canadiens à l'étranger passa de 30 à 45 %. En Floride même, le nombre de visiteurs canadiens crût de 149 % entre 1973 et 1979³³.

32. GUY MÉNARD est cité par Gilbert FOREST, *Dictionnaire de citations québécoises*, Montréal, Québec Amérique, 1994, p. 98. Voir aussi Georges AUBIN, « Les Québécois, un peuple? », *La Presse*, 12 septembre 1995, p. B2 ; Andy NULMAN, « Shooting Down the Snowbirds », *Montreal Gazette*, 14 novembre 1999, p. C5 ; Scott YOUNG, « You All Should be in Florida Too », *Saturday Night*, 23 février 1952, p. 8 ; Carl DUBUC, « Face à l'hiver », *Commerce*, vol. 69, n° 11, novembre 1967, p. 62 ; et Claude et Daniel JASMIN, « Réveillez-vous, les vieux ! », *La Presse*, 25 septembre 1994, p. A1.

33. TRAVELDATA, *1979 Vacation Travel by Canadians in the United States*, rapport commandé par le US Department of Commerce, US Travel Service, et le Bureau du tourisme du Canada, 1980, p. 28. Voir aussi, par rapport à la supériorité de la Floride sur l'hiver canadien, Robert TURNBULL, « How U.S. Beats Ontario in Battle for Tourists », *The Globe and Mail*, 6 août 1977, p. 1.

La réaction à cet état de choses prit les allures de ce qu'Harney appelle un « contre-discours migratoire ». À partir du milieu des années 1970, les quotidiens se mirent à rapporter les destinations de vacances hivernales des ministres et premiers ministres, prenant soin de souligner que peu restaient au pays³⁴. Le conservateur John Crosbie ironisa, à l'automne 1977, que le déficit au compte des voyages devait être contre-carré par une campagne anti-bronzage : « *Every Canadian who dares to go south next winter and returns to Canada with a tan should be ostracized*³⁵. » Quelques jours plus tard, Jean Chrétien, alors ministre des Finances, recommanda aux Canadiens de prendre leurs vacances hivernales au Canada. Peu après, quand le premier ministre Trudeau se rendit en vacances aux Bahamas, M. Crosbie lui reprocha d'avoir donné un « formidable exemple à tous les Canadiens », ajoutant que « des menottes et des fers » pourraient peut-être empêcher les Canadiens de voyager à l'étranger³⁶. De façon similaire, les membres de l'opposition à Ottawa, à Queen's Park et à Québec purent utiliser l'exemple de la popularité de la Floride quand ils reprochèrent à leur gouvernement respectif d'avoir trop taxé et réglementé les produits touristiques du pays, rendant les destinations étrangères compétitives³⁷. Par exemple, au

34. À titre d'exemples, les articles suivants, tous tirés du *Globe and Mail* : Barbara YAFFE, « The Ugly Ontarians », 28 octobre 1978, p. 1 ; Barbara YAFFE, « Ontario Ministers to Holiday Abroad, Ignore Deficit in Tourism », 23 décembre 1978, p. 5 ; S.A., « Queen's Park. Bronze Face no Boost », 24 novembre 1979, p. 5 ; et Sylvia STEAD, « The Cabinet in Winter Ontario no Holiday for Davis and Four Ministers », 23 décembre 1980, p. 5.

35. « Tout Canadien qui ose aller dans le Sud cet hiver et revient bronzé devrait être ostracisé. » (John C. CROSBIE (Parti conservateur, St. John's West), *House of Commons Debates* (ci-après *HCD*), 3^e session, 30^e parlement, vol. 2, 16 novembre 1977, p. 946 [je traduis].)

36. Entre autres, John C. CROSBIE, *HCD*, 3^e s., 30^e p., vol. 1, 2, et 4, 25 octobre 1977, 16 et 25 novembre 1977, et 2 mars 1978, p. 252, 946, 1274 et 3380 ; et sur le voyage de Pierre Elliott Trudeau aux Bahamas, John C. CROSBIE, *HCD*, 4^e s., 30^e p., vol. 2 et 4, 7 décembre 1978 et 8 mars 1979, p. 1884 et 3940. Voir aussi Ian DEANS (Nouveau Parti démocratique, Hamilton Mountain), *HCD*, 2^e s., 32^e p., vol. 2, 22 mars 1984, p. 2318 ; et Claude BENNETT (Parti conservateur, Ottawa South) et Elie MARTEL (Nouveau Parti démocratique, Sudbury East), *Legislative Assembly of Ontario Debates* (ci-après *LAOD*), 1^{re} s., 31^e législature, 28 octobre 1977, p. 1283.

37. Entre autres, John C. CROSBIE (qui dénonce les tarifs aériens élevés au Canada comparativement aux liaisons Canada-Miami), *Débats des Communes* (ci-après

début de 1979, le *Financial Post* rapporta l'importance des investissements canadiens en Floride. Sinclair Stevens, alors dans l'opposition, cita ce texte aux Communes comme une conséquence, avec le déficit au compte des voyages, des politiques économiques interventionnistes pratiquées par le gouvernement libéral³⁸.

Ces utilisations rhétoriques de la Floride se retrouvent au sein de débats sur les politiques économiques pratiquées au Canada. Entre les années 1950 et 1980, la controverse fait rage sur l'intégration économique avec les États-Unis. Ce débat s'incarnera particulièrement dans la rhétorique nationaliste des conservateurs, menés par John Diefenbaker à une victoire électorale en 1957 ; dans le pamphlet de George Parkin Grant *Lament for a Nation*, publié en 1965 ; et dans certaines politiques économiques des gouvernements Pearson et Trudeau³⁹.

DdO, 2^e s., 30^e p., vol. 2, 25 novembre et 16 décembre 1976, p. 1398 et 2062 ; Luce DUPUIS (Parti québécois, Verchères) et Jean LECLERC (Parti libéral, Taschereau, sur la compétition touristique de Miami), *Débats de l'Assemblée nationale* (ci-après *DAN*), *Commission permanente de l'économie et du travail* (ci-après *CET*), 1^{re} s., 34^e l., 23 mai 1990, 11 avril 1991, p. CET2057-2069 et CET3581-3593 ; Cosmo MACIOCIA (Parti libéral, Viger, contre les taxes, pour la promotion du tourisme au Canada), *DAN*, 3^e s., 32^e l., vol. 26, n^o 38, 17 mars 1982, p. 2561-2573 ; Norman DAVIDSON (Nouveau Parti démocratique, Hamilton Centre) et Ronald KNIGHT (Parti libéral, Port Arthur), *LAOD*, 2^e s., 28^e l., 19 mars 1969, p. 2473 et 2476 ; et Allan MCLEAN (Parti conservateur, Simcoe East), *LAOD*, 2^e s., 34^e l., 20 juillet et 24 octobre 1989, 24 avril 1990, p. 729, 744, 2525 et 3248.

38. « *The reason I link the tourist deficit with the capital investment which is taking place in Florida not just that the people are going down to sunny Florida as tourists ; they are taking their money with them.* » (« Ce n'est pas uniquement parce que les gens choisissent le soleil de la Floride que je lie le déficit touristique aux investissements capitaux qui ont lieu dans cet état, c'est aussi parce que ces gens apportent leur argent avec eux. ») (Sinclair STEVENS (Parti conservateur, York-Simcoe), *HCD*, 4^e s., 30^e p., vol. 3, 8 février 1979, p. 3052 [traduction de l'éditeur.] Voir aussi Gordon TAYLOR (Parti conservateur, Bow River), *HCD*, 1^{re} s., 31^e p., vol. 1, 18 octobre 1979, p. 379 : « *Collectivism, centralized planning, regulation after regulation, frustrate people... One man said to me, "I am going down to Florida where I can invest the money and where people are glad to have the investment."* » « Le collectivisme, la centralisation, la multiplication des réglementations, tout cela contrarie les gens... un homme m'a dit : "Je vais en Floride où je peux investir mon argent, et où l'on se réjouit de cet investissement." » [traduction de l'éditeur] ; et Harvie ANDRE (Parti conservateur, Calgary Centre), *HCD*, 3^e s., 30^e p., vol. 5, 23 mai 1978, p. 5650.

39. Joel BELL, « Canadian Industrial Policy in a Changing World », Pierre Elliott TRUDEAU et Thomas AXWORTHY [éd.], *Towards a Just Society*, Markham, Viking,

La Floride, un ailleurs du libéralisme

Certaines des utilisations rhétoriques de la Floride sont nées de critiques opposées au modèle canadien d'interventionnisme économique, lui préférant le laisser-faire qu'on croit plus poussé aux États-Unis et dont les supposés bienfaits sont incarnés dans l'exemple de la Floride, notamment dans l'attraction qu'elle exerce sur les diplômés et les capitaux canadiens. Cet argument se manifeste dans la formule de l'*exode des cerveaux* vers les États-Unis : les Canadiens aisés et scolarisés seraient tentés d'émigrer à la recherche d'emplois mieux payés, d'impôts plus faibles, d'investissements plus profitables. Ce qui m'intéresse ici est que la Floride joue, dans ce débat, un rôle rhétorique important : cet état ne prélève pas d'impôt sur le revenu et offre une réglementation défavorable à la syndicalisation, une culture civique et politique favorable à la croissance économique à tout prix, une économie en état de boom permanent, notamment dans le secteur de la construction. Au Canada et au Québec, on trouvera de nombreux exemples de cette rhétorique dans les pages des quotidiens les plus à droite⁴⁰. L'un des journalistes les plus actifs de ce côté du débat, Claude Picher, fut d'ailleurs fort préoccupé par le déficit canadien au compte des voyages à l'étranger.

1990, p. 81-102 ; R. Douglas FRANCIS, Richard JONES et Donald B. SMITH, *Destinies. Canadian History Since Confederation*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston, 1992, p. 473-479 ; Ivan HEAD et Pierre Elliott TRUDEAU, *The Canadian Way. Shaping Canada's Foreign Policy*, Toronto, McClelland and Stewart, 1995, p. 185, 200 et 205 ; et James et Robert LAXER, *The Liberal Idea of Canada. Pierre Trudeau and the Question of Canada's Survival*, Toronto, James Lorimer, 1977, p. 30-41.

40. Entre autres, Rick MOFINA, « Brain Drain Gained 66 % in 2000, Study Concludes », *National Post*, 2 juillet 2002, p. A1 ; Pauline TAM, « Brain Drain to U.S. Getting Worse », *The Ottawa Citizen*, 25 mai 2000, p. A6 ; Eric BEAUCHESNE, « Brain Drain is "Quality, Not Quantity" », *The Ottawa Citizen*, 28 août 1999, p. D1 ; Diane FRANCIS, « Canadians Forced to U.S. by Taxes, Desmarais Says », *National Post*, 11 mars 1999, p. A1 ; Peter HUM, « Moving to the U.S.A. », *The Ottawa Citizen*, 10 août 1991, p. A1 ; et plusieurs articles de Claude PICHÉ dans *La Presse* : « La course vers la médiocrité », 29 juillet 1995, p. A17 ; « Le compte courant du Canada... et des autres », 8 juillet 1995, p. E2 ; « Vacances au Québec », 5 janvier 1993, p. C2. Aussi, Pascale BRETON, « Un monde de différences », *La Presse*, 13 septembre 2004, p. A1 ; et Lysiane GAGNON, « Les cerveaux migrants », 24 juillet 1999, p. B3.

NORDICITÉ ET IDENTITÉS QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE

Au Québec, ce débat prit une teinte encore plus clairement politique lorsque, après l'élection du gouvernement péquiste en novembre 1976, on commença à rapporter un boom d'investissements québécois dans le sud-est de la Floride. Il semble qu'il y ait une part de vérité dans ces assertions : des courtiers immobiliers locaux rapportèrent en mars 1977 que l'activité canadienne avait « doublé dans les derniers mois », dans le sud de la Floride. Plusieurs observateurs attribuèrent cette vague d'investissements à l'« instabilité politique et économique⁴¹ ».

En 1983, quand le géographe Louis Dupont effectua une enquête auprès des membres de la communauté québécoise dans le sud de la Floride, plusieurs répondants attribuèrent leur départ au climat économique et politique québécois. La plupart distinguèrent les climats de la Floride et du Québec en termes économiques : au Québec, trop de régulation étatique des activités économiques, trop d'impôts, trop de bureaucratie. Seule une minorité, un cinquième selon Dupont, nomma explicitement la menace séparatiste. Dupont en conclut que la plupart désapprouvaient le modèle québécois de planification économique, lui préférant le libéralisme qu'on trouve aux États-Unis⁴². Cependant, certains des migrants de l'époque étaient bel et bien des fédéralistes effrayés. Réjean Lapierre, par exemple, quitta Montréal en 1977. Comptable, propriétaire du Livingston's Motel et du restaurant Saint-Hubert à Fort Lauderdale, membre fondateur du Club Richelieu de Hollywood, il déclara à un journal local : « *We had always wanted to come here for the weather, but what pushed us to come was the politics of Quebec*⁴³. » De façon semblable, Alain et Louise Tessier firent l'acquisition d'un motel à Hollywood, le Bellair, au début des années 1980, après avoir précipité

41. Jim CRATE, « Scared Canadian Dollars Run for Cover in Florida », *Miami Herald*, 26 mars 1978, p. 1A ; Garry FAIRBAIRN, « Pour le soleil ou contre le PQ? », *Le Devoir*, 17 juillet 1978, p. 1 ; Wayne MARKHAM, « Canadians Buying Up Real Estate in Florida », *Miami Herald*, 6 mars 1977, p. H1 ; et William LOWTHER, « Business. Canada's Loss is Florida's Gain », *MacLean's*, 17 avril 1978, p. 68.

42. Louis DUPONT, « Les Québécois en Floride ou l'Amérique comme un possible », mémoire de maîtrise, Département de géographie, Université Laval, 1985.

43. « Nous avons toujours voulu venir ici pour profiter du climat, mais ce sont les politiques du Québec qui nous ont finalement décidés à le faire. » (Réjean LAPIERRE, *Le soleil de la Floride*, vol. 14, n° 8, avril 1997, p. a10 [traduction de l'éditeur.])

leur départ du Québec par crainte de l'indépendance et par un dégoût général pour le coût de la vie⁴⁴.

Cependant, pour la plupart des observateurs, l'indépendance n'était pas en cause. Les investisseurs-migrants canadiens se plaignaient par-dessus tout du contrôle des loyers, de la réglementation, du zonage, des impôts, des taux hypothécaires, des syndicats, d'une attitude anti-capitaliste. Ainsi, leur décision d'émigrer et d'investir était une décision d'affaires doublée d'un commentaire sur l'économie politique pratiquée au Canada⁴⁵. À l'époque, une loi anti-inflation canadienne nuisait à la revente spéculative de terrains, et une autre interdisait la déduction des frais de financement sur la propriété immobilière pour l'impôt. En décembre 1978, l'Assemblée nationale du Québec adopta une loi sur le zonage agricole qui protégeait les terres contre les formes agressives d'étalement urbain. De plus, les lois américaines sur l'immigration favorisaient l'admission des investisseurs.

Ici encore, les usages de la Floride sont influencés par leur contexte historique : les incertitudes économiques des années 1970 ont commandé certains usages selon lesquels la faiblesse de l'économie canadienne s'illustrait par la force celle de la Floride. Au Québec, la crainte de la souveraineté fut soulignée par la mise en exergue de l'« exode » d'investisseurs vers la Floride. Ces prises de position se sont raréfiées possiblement lorsque le nationalisme est devenu plus acceptable, moins effrayant. Mais le discours sur l'exode des cerveaux, lui, ne s'est pas atténué : la vitalité de la droite au Canada et au Québec garantit son

44. Alain et Louise TESSIER, « Les Québécois en Floride, fuyant la TPS et la TVQ », *La Presse*, 7 janvier 1992, p. A6. Autres exemples : Robert Dolman a quitté Westmount en 1980 (Raymond GÉLINAS, *Le soleil de la Floride*, vol. 14, n° 4, décembre 1996, p. C1) ; de même que Sol Luger, Montréalais (John KOENING, « What IS Causing Canadian Money to Flee Florida? », *Florida Trend*, mai 1985, p. 64). Pour d'autres témoignages de Québécois en Floride depuis 1976, tels Jean-Pierre Lauzier (traiteur), Michel et Gisèle Faucher (serruriers), Diane Normand (coiffeuse) et Diane Pépin (restauratrice) : *Le soleil de la Floride*, vol. 17, n° 2, octobre 1999, p. b7 ; vol. 16, n° 12, août 1999, p. b18 ; vol. 16, n° 11, juillet 1999, p. b10.

45. Marie TISON, « Les Québécois en Floride. Les affaires reprennent peu à peu », *La Presse*, 6 janvier 1992, p. A4 ; et Pierre VIGNEAULT, *Le soleil de la Floride*, vol. 16, n° 12, août 1999, p. a4.

utilisation rhétorique. Cependant, la popularité grandissante de l'environnementalisme et de l'anti-américanisme⁴⁶, au Canada comme au Québec, se perçoit depuis les années 1980 dans l'accroissement et la diversification des utilisations négatives de la Floride.

La Floride, un ailleurs kétaine

Au Québec, l'usage rhétorique de la Floride se distingue par le rôle qu'elle joue dans la question nationale. Mais là où cet usage étonne davantage, c'est lorsque la Floride sert de marqueur du bon goût, de distinction ostentatoire d'une élite culturelle qui la rejette, bref d'instrument de lutte des classes entre une intelligentsia et des milieux populaires où sévirait une culture appauvrie parce qu'américanisée et commerciale. Le mot « kétaine » (ou quétaine), qui est synonyme de « kitsch » et qui signifie « de mauvais goût, artificiel, faux, clinquant, de peu de valeur⁴⁷ », est une des épithètes attribuées à cette Floride. Voyons de quelle façon.

D'abord, une partie des pionniers de ce qu'il est convenu d'appeler « Floribec », la communauté d'hivernants, de touristes et de commerçants québécois regroupés au nord de Miami Beach et autour d'Hollywood⁴⁸, furent des membres de la colonie artistique montréalaise. Dès les années 1960, on trouve de ces artistes en vacances dans les hôtels de villégiature de Surfside et de Sunny Isles ; très tôt, ils ont pu financer

46. Sur l'anti-américanisme, voir Manon CORNELIER, « Revue de presse. Les suites d'une crise », *Le Devoir*, 5 août 2006, p. B4 ; et Richard HÉTU, « Deux Québécois à New York », *La Presse*, 20 avril 2003, p. A1.

47. Définition du *Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française : www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/gdt.html (août 2006).

48. Voir à ce sujet les descriptions et analyses de Louis DUPONT, « Les Québécois en Floride où l'Amérique comme un possible », *op. cit.* ; ainsi que Louis DUPONT, « Le déplacement et l'implantation des Québécois en Floride », *Vie française*, vol. 36, nos 10-12, 1982, p. 23-33 ; Louis DUPONT et Marie DUSSAULT, « La présence francophone en Floride. Un portrait », *Vie française*, vol. 36, nos 10-12, 1982, p. 5-22 ; Rémy TREMBLAY, *Floribec. Les Québécois en vacances*, Montréal, INRS Urbanisation, Culture et Société, 2001 ; et Rémy TREMBLAY, « Explorer la Floride canadienne-française », André FAUCHON [éd.], *La francophonie panaméricaine, état des lieux et enjeux*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2000, p. 268-270.

leurs séjours en se produisant en spectacle pour leurs concitoyens de passage dans les bars et hôtels environnants. Les *snowbirds* québécois vont en Floride écouter des artistes issus du cabaret et du vaudeville montréalais, qui ont connu leur heure de gloire dans leurs jeunes années : la pionnière Muriel Millard, qui débute au motel Hawaiian Isle peu après 1960, est suivie par les Rose Ouellette, Gilles Latulippe, Roméo Pérusse, Michel Louvain, Willie Lamothe, Paolo Noël, Edna DesRobert. Pendant plusieurs années, à compter de 1974, Gérard Vermette et Johnny Fargo animent de populaires spectacles de cabaret aux motels Castaways, Suez, Dunes et Desert Inn, et l'une de ces expériences, au bar La vie en rose du Dunes, sera radiodiffusée sur une chaîne montréalaise. Un producteur de spectacles lié au Théâtre des Variétés de Montréal, Normand Lachance, est actif à Floribec dans les années 1980 et 1990. Alors, une autre génération d'artistes, chanteurs country et héritiers de la tradition du cabaret et du vaudeville, connaîtra aussi du succès auprès des *snowbirds* : ce seront les Shirley Théroix, Pier Béland, Evan Joanness, Franck Ollivier, Gil Tibo, Julie et Dani Daraiche⁴⁹. Ces crooners, ces chanteuses et chanteurs country – ces derniers de plus en plus nombreux dans les années 1990, suivant la croissance d'un des segments les moins étudiés de la culture populaire du Québec et d'ailleurs –, ces comédiens de vaudeville dont se moquent les plus jeunes et les élites de la métropole⁵⁰ sont, en Floride, libres de pratiquer leur art comme ils l'entendent, loin du mépris des élites, et surtout comme leur public le souhaite. Cela leur permet aussi d'étaler leur période d'activité sur une plus longue durée : après avoir fait le tour des festivals d'été au Québec

49. Paul BRINKLEY-ROGERS, « Canadian Snowbirds Flock to Pembroke Park », *Miami Herald*, 22 novembre 1998, p. 1BR ; Paul BRINKLEY-ROGERS, « Bound for the South », *MacLean's*, vol. 106, n° 4, 25 janvier 1993, p. 36 ; publicité de spectacles de Rose Ouellette, Michel Louvain et Roméo Pérusse au motel Suez, *La Presse*, 18 janvier 1975, p. D9 ; S.A., « Willie Lamothe », *La Presse*, 21 octobre 1992, p. D22 et E1 ; A. WILSON-SMITH et J. DEACON, « Bound for the South », *MacLean's*, vol. 106, n° 4, 25 janvier 1993, p. 36 ; Louise GENDRON, « Sur la piste des Floribécois », *L'actualité*, vol. 18, n° 4, 15 mars 1993, p. 35 ; et Jacques LANGUIRAND, « Le Québec et l'américanité », *Études littéraires*, vol. 8, n° 1, avril 1975, p. 154-157.

50. Daniel LEMAY, « Un gros gala mais pas de show », *La Presse*, 6 novembre 1995, p. B5 ; et Normand CAZELAIS, « La Floride malgré tout », *Le Devoir*, 5 octobre 1979, p. 11.

NORDICITÉ ET IDENTITÉS QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE

durant l'été, ils peuvent gagner un peu d'argent pendant l'hiver dans le circuit floribécois, où se retrouve un public qui a les mêmes goûts que celui des festivals et des foires régionales. La clientèle est semblable : la culture et la sociabilité festive des parcs de maisons mobiles de Floride est à rapprocher de celles des grands campings de roulotte, dont les exemples les plus connus sont le Domaine de Rouville et le Camping Sainte-Madeleine. Là comme en Floride, une culture populaire où domine la musique country et la chanson francophone se construit à coups de jeux de cartes, de loisirs communautaires organisés et d'une multitude de fêtes et de festivités. Pour le public hivernant, le fait d'assister à ces représentations constitue un élément important de définition et de partage d'une culture commune : le public floribécois acclame ses vedettes et se définit ainsi comme une communauté cohérente, identifiable pour les nouveaux venus et les voisins. La communauté de Floribec en sort renforcée, et un peu plus isolée de l'intelligentsia québécoise, des hivernants plus riches, des *snowbirds* anglophones et des Floridiens, qui se moquent d'eux à l'occasion⁵¹.

Il est facile pour une partie de l'intelligentsia québécoise de snober la culture populaire, d'une autre époque dans le cas du vaudeville, parfois régionale dans le cas du country, qu'on retrouve à Floribec. En cela, la réalité de cette culture, de ce contexte communautaire de production artistique importe peu : les *snowbirds* sont identifiés comme étant kétaires, et cela suffit à renforcer le statut culturel de ceux qui les jugent, à s'autoproclamer autorité en matière de bon goût, à peu de frais. Ainsi, Pierre Foglia compare les hivernants aux personnages du film *Elvis Gratton*⁵², et Patrick Huard suggère, à la cérémonie de remise des prix de l'industrie du disque en 1995, de créer un prix pour l'artiste s'étant le plus illustré en Floride, afin que la chanteuse Pier Béland puisse en bénéficier. Plus tard, un chroniqueur du *Devoir*, s'amusant à faire un

51. Sallie JAMES, « French Canadians Push North, West For Winter », *Fort Lauderdale Sun-Sentinel*, 20 janvier 1998, p. 1B.

52. Pierre FOGLIA espère rencontrer des « porcs frais » ressemblant à Robert Gratton en Floride (« Les zéros positifs. Gros con-sul », *La Presse*, 15 avril 1993, p. A5). Voir aussi, du même auteur, dans *La Presse* : « Jolie pluie », 23 janvier 1993, p. A5 ; « Le poisson rouge », 16 janvier 1993, p. A5 ; « Carte postale de Floride », 3 avril 1993, p. A5 ; et « La différence », 25 mars 1995, p. A5.

historique du mot « kétéine », donnera trois exemples associés à la Floride : Elvis Gratton, Michèle Richard et Pier Béland⁵³. Un autre, pour se moquer de Céline Dion, utilisera le fait qu'elle habite en Floride⁵⁴.

Le sociologue Yves Claudé explique la teneur sociale de ces jugements portés sur le country. La valeur attribuée à l'égalitarisme et à la solidarité dans l'imaginaire québécois tend à masquer les luttes sociales. Pour l'intelligentsia, ces luttes larvées prennent la forme du « grand jeu de la légitimité », une stratification culturelle fondée sur l'établissement des limites de l'authentique, du vrai et du beau, qui reproduit et renforce les divisions sociales. Les *snowbirds*, et surtout les artistes de Floribec, font ainsi partie d'un « sous-prolétariat » et servent de caricature à cette illégitimité du populaire : leur culture est dénoncée comme étant pauvre, américanisée, inauthentique, d'une sensibilité kitsch⁵⁵.

Cette variété du contre-discours sur la Floride est aussi motivée, plus simplement, par les modalités de participation à la société de consommation et à la culture américaine. L'embarras qu'éprouve l'intelligentsia par rapport à son inévitable immersion dans le consumérisme et la culture de masse trouve une expression dans ce malaise vis-à-vis la popularité de la Floride. Le columnist Orland French écrit : « *what we don't speak of in Quebec is that our fondness for glitz is sated in Florida*⁵⁶. » On peut provisoirement dissiper cet embarras en stigmatisant un groupe qu'on juge irrémédiablement compromis par le commercial, le superficiel et l'insignifiant. Cette analyse fait écho à une bonne partie de l'historiographie du tourisme. Dean MacCannell, Daniel Boorstin et ceux qui s'en inspirent ont défini le voyage et le tourisme comme deux côtés d'une dichotomie, entre découverte et prévisibilité, entre pèlerinage et routine,

53. Jean-Yves GIRARD, « Foule québécoise », *Le Devoir*, 2 juillet 2004, p. B6. Voir aussi Vincent DESAUTELS, « Le retour de la Queen Mom », *Le Devoir*, 16 avril 2002, p. B7.

54. Didier FESSOU, « La vie secrète de René », *Le Soleil*, 5 novembre 1998, p. C3. Voir aussi Jocelyne LEPAGE, « Ode à la petite vie », *La Presse*, 29 janvier 1994, p. E1.

55. Catherine LEFRANÇOIS, « Country Québec », *Voix (Montréal)*, 29 septembre 2005 (consulté en ligne, avril 2006).

56. « Ce que nous n'osons dire au Québec, c'est que notre penchant pour le clinquant est satisfait en Floride. » (Orland FRENCH, « Time for Canada to Close the Glitz Gap », *The Ottawa Citizen*, 9 janvier 1994, p. B3 [je traduis].)

bref entre le noble voyageur et l'ignoble touriste⁵⁷. En cela, donc, cette partie du contre-discours sur la Floride ne serait pas particulièrement québécoise : ce mépris de la culture qu'on croit incarnée en Floride est perceptible dans les médias de l'élite du nord-est des États-Unis⁵⁸.

Pourtant, je n'ai pu trouver d'équivalent canadien du mépris de l'intelligentsia québécoise. Il semble donc qu'une certaine élite québécoise ait un rapport unique à la culture et aux fonctions ostentatoires qui y sont liées. Est-ce le signe d'une structure sociale distincte, plus soucieuse peut-être des distinctions symboliques entre le populaire et l'élitaire ?

Dans le cinéma québécois, le voyage en Floride est généralement représenté de la façon suivante : minimalement comme une fuite de la routine : fuite du travail, de l'hiver, des mœurs et de la morale « normales », vers une vie facile, oisive, plaisante et sexuellement plus satisfaisante. Parfois, elle y est représentée comme une illustration négative de la modernité québécoise : pauvreté culturelle, consommation ostentatoire, signe de mobilité sociale ascendante, peut-être reniement de l'identité québécoise par l'évasion aux États-Unis. C'est un peu tout cela qui arrive à Berthold Mâchefer et Abel Beauchemin, les deux principaux protagonistes du roman de Victor-Lévy Beaulieu, *Oh Miami Miami Miami*⁵⁹. Les deux hommes vivront, au milieu de la kétainerie de North Miami Beach, des expériences initiatiques sur les plans sexuel et créatif, loin des contraintes de « chez soi ». Le premier y fuit un emploi aliénant ainsi que les restes d'un complexe d'Édipe paralysant ; le second tente d'échapper à son mariage et à ses angoisses d'écrivain. Pour leur part,

57. Daniel BOORSTIN, « From Traveler to Tourist », *Hidden History*, op. cit., p. 303-304 ; Dean MACCANNELL, *The Tourist. A New Theory of the Leisure Class*, New York, Schocken Books, 1976, p. 11, 14-15 ; et John URRY, *Consuming Places*, London, Routledge, 1995, p. 133, 138-139.

58. « Florida, a state singularly free of romantic delusions and, indeed, proud of the speed with which it has beaten the bleak industrial states at their own blight. » « La Floride, un état qui n'entretient aucune illusion romantique et qui, en fait, est fier de la rapidité avec laquelle il a battu les mornes états industriels à leur propre jeu. » (Russell BAKER, « Among the Gators », *New York Times*, 29 février 1990, p. A27 [traduction de l'éditeur.]

59. Victor-Lévy BEAULIEU, *Oh Miami Miami Miami*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 83 et 179.

Robert et Linda Gratton (*Elvis Gratton*⁶⁰, 1985) sont des caricatures monstrueuses des Québécois américanisés, conservateurs et culturellement pauvres auxquels le réalisateur, Pierre Falardeau, reproche la défaite référendaire de mai 1980. Pour les Gratton, la Floride est la destination « normale » des voyages hivernaux : ils y sont déjà allés, ils n'aiment pas l'hiver, et ils trouvent que les chambres d'hôtel sont plus confortables en Floride qu'à Santa Banana. Par contraste, leur amie Yvette Nault, plus riche, parle avec ostentation de sa coûteuse cure d'amaigrissement à Spring Valley, en Californie : les adeptes de la Floride n'en paraissent que plus médiocres. Dans *La Florida*⁶¹ (1993), Léo Lespérance et sa famille vont échapper au salariat et à un hiver intolérable en ouvrant une entreprise familiale : un motel à Hollywood Beach. Les problèmes qui les attendent se résoudront non pas grâce à leurs talents d'entrepreneurs ou par la réalisation de leur rêve américain, mais grâce à l'amour qui les unit et la fidélité à leurs racines, ces dernières incarnées dans le personnage de Pépère. Le scénario joue ainsi sur deux tableaux contrastés : en caricaturant la solidarité, le parler et la culture populaires des protagonistes, et en les confrontant au ressort dramatique de la mobilité sociale. À la fin du *Crime d'Ovide Plouffe*⁶² (1984), de Denys Arcand, quand Ovide, finalement blanchi des accusations qui l'accablaient, décide d'aller à Paris rejoindre une femme, l'agente de voyage le met en garde : « En France, les toilettes sont malpropres, dit-elle en substance, pourquoi n'iriez-vous pas en Floride ? » L'agente est jouée par Dominique Michel, ce qui est en soi un clin d'œil aux *snowbirds* : à l'époque, cette comédienne issue du vaudeville fréquentait assidûment la Floride, d'où elle rapportait un remarquable bronzage. De plus, elle servait de porte-parole à Vacances Air Canada dans ses publicités pour les destinations soleil. Dans *Moody Beach*⁶³ (1990), un homme

60. Pierre FALARDEAU, *Elvis Gratton*, Québec, 1985, 100 min. Les scènes à Santa Banana et avec Yvette Nault ont été produites en 1983 et 1985.

61. George MIHALKA, *La Florida*, Québec, 1993, 115 min. Voir Léonce GAUDREAU, « *La Florida*. Une banale succession de clichés », *Le Soleil*, 13 mars 1993, p. G3 ; Huguette ROBERGE, « Rémy Girard réalise le rêve de Léo Lespérance », *La Presse*, 6 mars 1995, p. D1 ; et Mario CLOUTIER, « La Florida », *Séquences*, n° 164, mai 1993, p. 51-52.

62. Denys ARCAND, *Le crime d'Ovide Plouffe*, Québec, 1984, 107 min.

63. Richard ROY, *Moody Beach*, Québec, 1990, 94 min.

en crise de la quarantaine fuit les contingences sociales et une certaine éthique sexuelle en Floride, au volant d'une grosse décapotable rouge. On perçoit bien le malaise des créateurs par rapport à la Floride quand l'homme entreprend une liaison avec une jeune femme... française et non américaine. Dans *La ligne de chaleur*⁶⁴ (1988) d'Hubert-Yves Rose, un double conflit père-fils étendu sur trois générations est illustré, d'une part, par la différence de vues des deux aînés sur l'hiver : le grand-père *snowbird* était un hédoniste, à l'opposé du mal de vivre du personnage principal. D'autre part, l'incapacité de ce dernier à vivre un moment heureux avec son propre fils se trouve illustrée lorsqu'un Américain âgé, rencontré sur la route, emmène le garçon visiter un parc thématique, au grand plaisir de ce dernier.

Certaines productions culturelles représenteront les vacances en Floride de façon moins négative. Onésime, le rentier campagnard créé par Albert Chartier dans le *Bulletin des agriculteurs* en novembre 1943, se retrouvera occasionnellement en Floride, sur les plages du Maine, parfois à Cuba. Onésime porte le plus souvent sur les États-Unis un regard critique, qui contraste avec le plaisir admiratif de son épouse Zénoïde ainsi qu'avec la fierté suffisante de sa nièce américaine. Sur une plage bondée, il déclare : « [On] aurait été bien mieux sur le b-bord d'un lac par c-c-chez nous⁶⁵. » De façon semblable, un des premiers succès populaires de la télévision québécoise sera le télé-théâtre mettant en scène le Père Gédéon et la famille Plouffe en Floride, en 1958. Plus tard, Gérard Poirier et Guy Fournier commettront chacun une pièce représentant les mésaventures de Québécois en Floride⁶⁶. Si ces créations reliaient

64. Hubert-Yves ROSE, *La ligne de chaleur*, Québec, 1988, 90 min. Voir Claude RACINE et André ROY, « Entretien avec Hubert-Yves Rose » et « La ligne du risque », *24 images*, n^{os} 39-40, automne 1988, p. 40, 42 et 44 ; Léo BONNEVILLE, « La ligne de chaleur », *Séquences*, n^o 137, novembre 1988, p. 62 ; S.A., *Boîte Noire, Guide Vidéo et DVD 2002*, Montréal, Fides, 2001, p. 121, 161, 374 et 623 ; et Roger HURLBURT, « Dumpy Motel is Stuff of One Family's Dream », *Fort Lauderdale Sun-Sentinel*, 13 novembre 1993, p. 3D.

65. Voir notamment dans *Le bulletin des agriculteurs* : « Vive nos hivers québécois », février 1957 ; « Plaisirs de la plage », juillet 1958 ; et « Un pied-de-nez aux USA », janvier 1963 (<http://collections.ic.gc.ca/onesime>, mars 2005).

66. Gérard POIRIER, *Berthe et Rose en Floride*, comédie créée en juin 1982, information sur le site de l'Association québécoise des auteurs dramatiques :

le point de vue critique de leurs auteurs sur le consumérisme et le rêve américain, elles le font avec un humour qui ménage les personnages. Cet humour puise dans un riche vocabulaire et dans un répertoire de culture populaire dont le vaudeville et le joul, faut-il le rappeler, sont parmi les incarnations les plus connues.

En terminant, notons que cette utilisation rhétorique de la Floride particulière au Québec, aux fins d'une lutte des classes, se retrouva à l'occasion dans des prises de position visant les membres des classes supérieures. Les séjours en Floride des riches Québécois illustrent alors de criantes injustices. Ainsi, le manifeste de 1970 du Front de libération du Québec suggère à « Madame Lemay de St-Hyacinthe » qu'il y a des raisons pourquoi elle ne peut se payer « des petits voyages en Floride comme le font avec notre argent tous les sales juges et députés⁶⁷ ». Ici, le voyage en Floride illustre les inégalités de classes au Québec, de façon à mettre en relief l'injustice. Victor-Lévy Beaulieu reprend cet argument dans *Oh Miami Miami Miami*. Durant une croisière dans la baie de Biscayne, quand les passagers observent les villas environnantes, l'alter ego de l'auteur maugrée contre « toute la puissance exacerbante du capitalisme qu'on vous jette dans les yeux et que vous êtes trop caves pour comprendre ». Puis, apprenant qu'une de ces villas appartient aux Simard, la belle-famille du premier ministre Bourassa, il fulmine : « les ostis ! les ostis ! [...] C'est rendu qu'on peut plus aller nulle part sans entendre parler de ces maudites faces⁶⁸ ! ».

Les critiques qui prennent les classes supérieures pour cible au Québec ont quelque peu changé, mais les conflits sociaux demeurent après une période 1970-1990 qui a vu naître des modifications importantes dans le discours et les moyens de contestation des pouvoirs économiques. D'autre part, la guéguerre culturelle contre le kétaine s'est

www.aqad.qc.ca (août 2005). Voir Gilles G. LAMONTAGNE, « Berthe et Rose en Floride », *La Presse*, 30 juillet 1990, p. B4 ; Jean BEAUNOYER, « Doris Lussier. Homme de cœur et homme d'esprit (1918-1993) », *La Presse*, 29 octobre 1993, p. C1 ; et Louise COUSINEAU, « Les Héritiers Duval sera un téléroman pour adultes », *La Presse*, 14 décembre 1994, p. C1.

67. « Le manifeste du Front de libération du Québec », 1970.

68. VICTOR-LÉVY BEAULIEU, *op. cit.*, p. 160-161.

atténuée : on peut effectivement observer une réduction des moqueries dont font objet les Floribécois – et les kétaires. Je crois que cela est associé à la période 1970-2000, au cours de laquelle est survenu un remplacement rapide des élites culturelles au Québec. Les changements dans la dénonciation de la kêtainerie sont peut-être un signe de la nouvelle aisance avec laquelle l'intelligentsia embrasse maintenant sa part américaine et consumériste. Mais les moqueries n'ont pas cessé : dans une société qui se prétend égalitariste, où l'américanisation menace la culture d'expression française, les inévitables distinctions culturelles et sociales représentées par l'accusation de kêtainerie sont loin d'avoir disparu. Par ailleurs, on voit mal comment les luttes et clivages sociaux qui ont causé cette querelle pourraient disparaître.

Les Canadiens et les Québécois ne sont pas les seuls à projeter en Floride leurs rêves de confort, leurs angoisses identitaires, leur malaise moderniste ou même leurs luttes sociales. Au xx^e siècle, la Floride exerça une formidable attraction sur une bonne partie des Amériques. Cela s'est traduit par une croissance démographique et une urbanisation explosives, d'une diversité de plus en plus grande, qui sont les données fondamentales retenues par les historiens de la Floride contemporaine Gary Mormino et Raymond Arsenault. Pour expliquer l'importance de la Floride contemporaine dans l'ensemble continental, ce dernier a proposé le concept de « rêve floridien », une version à peine plus modeste du rêve californien : c'est une « promesse de chaleur, santé, confort et loisirs perpétuels⁶⁹ ». Pour rendre justice à la diversité des attentes suscitées par la Floride, Raymond Arsenault a par la suite proposé la notion de « *dreamscape* », un paysage du désir qui varie dans le temps et selon la personne qui le regarde, « un décor culturel inspirant au public une variété d'images et d'attentes⁷⁰ ». Si cette définition paraît vague, c'est que

69. Raymond ARSENAULT, « Is There a Florida Dream? », *Forum* (Florida Humanities Council), vol. 17, n° 3, été 1994, p. 22.

70. *Ibid.*, p. 25. Voir aussi, de Gary MORMINO : « Sunbelt Dreams and Altered States. A Social and Cultural History of Florida, 1950-2000 », *Florida Historical Quarterly*, vol. 81, n° 1, été 2002, p. 9 ; *Land of Sunshine, State of Dreams*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 1-43 ; et « Eden to Empire. Florida's Shifting Dreamscape », *Forum* (Florida Humanities Council), vol. 24, n° 1, printemps 2001 ; ainsi que Alex SHUMATOFF, *Florida Ramble*, New York, Harper and Row, 1974, p. 32 ; et Stephen BRANCH, « The Salesman and His Swamp : Dick

la Floride dont elle parle est difficile à résumer : elle est anomique, fragmentée, consumériste, hypermoderne, ce qui renforce la quête de sens, de racines où se sont engagés plusieurs Floridiens.

Pour les Canadiens et les Québécois, cette Floride hédoniste et hypermoderne est une illustration particulièrement efficace de leur modernité technologique et culturelle. Elle s'insère dans leurs débats et questionnements identitaires, et sert bien la part anti-étatsunienne du nationalisme canadien : la Floride est une Amérique particulièrement étatsunienne, un exemple de la force d'attraction de l'Amérique, une illustration moderne des forces économiques et géographiques au travail contre l'existence du Canada, depuis que l'idée de l'Amérique du Nord britannique existe. Les thèses de William L. Morton, de Donald Creighton⁷¹, de Louis-Edmond Hamelin et de tous ceux qui ont défendu la force causale de la géographie dans la construction des peuples et des cultures sortent un peu renforcées de cette démonstration.

La Floride est aussi, enfin, un ailleurs hypermoderne qui permet de juger, de jauger – au besoin de se distancer – des conditions de la modernité d'ici. Ces fonctions rhétoriques et identitaires de la Floride diffèrent peu entre le Canada et le Québec. Cette analyse contredit donc l'idée selon laquelle les Québécois seraient plus à l'aise que les Canadiens avec le voisinage étatsunien, une supposée aisance qui s'est de toute façon un peu atténuée depuis les années 1980, comme le montre l'actualité récente. Là où les premiers diffèrent des seconds, c'est dans le plus grand rôle que joue l'Éden du Sud dans la reproduction de la stratification socio-culturelle québécoise, dans ces luttes des classes que les Nord-Américains croient pouvoir ignorer.

Pope's Cypress Gardens », *Florida Historical Quarterly*, vol. 80, n° 4, printemps 2002, p. 483-503.

71. D.M.R. BENTLEY, « The Mower and the Boneless Acrobat. Notes on the Stances of Baseland and Hinterland in Canadian Poetry », *Studies in Canadian Literature*, vol. 8, n° 1, 1983.